



Bibliothèque numérique de l'enssib

5es Rencontres FORMIST, 9 juin 2005 : « Parcours de formation documentaire des étudiants : à qui de jouer ? »

La relation de la discipline à la documentation en philosophie

SALTEL, Philippe

Maître de conférences, directeur du département de Philosophie, université Pierre Mendès-France (Grenoble 2)

SALTEL, Philippe. La relation de la discipline à la documentation en philosophie. In *5es Rencontres FORMIST : Parcours de formation documentaire des étudiants : à qui de jouer ? l'enssib à Villeurbanne, 9 juin 2005* [en ligne]. Format PDF.

Disponible sur : <<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1174>>

Ce document est « **tous droits réservés** ». Il est protégé par le droit d'auteur et le code de la propriété intellectuelle. Il est strictement interdit de le reproduire, dans sa forme ou son contenu, totalement ou partiellement, sans un accord écrit de son auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'enssib sont accessibles à partir du site :

<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

La relation de la discipline à la documentation en philosophie

Philippe Saltel

Maître de conférences, directeur du département de Philosophie
Université Pierre Mendès-France (Grenoble 2)

1) La discipline philosophique

Pour déterminer la relation qu'entretient la discipline philosophique à sa documentation, il faudrait d'abord savoir ce qu'est la philosophie. Qu'il y ait une question sur une discipline, cela n'est déjà pas très ordinaire, car, dans la plupart des cas, l'étymologie suffit à répondre. Pas dans tous les cas – et l'on peut, surtout dans les disciplines qui n'ont pas trait à la nature mais à l'humain, se poser bien des questions de limites, de frontières, donc de définition. À partir de quel moment la sociologie devient-elle politique ? Quel est l'objet de la science politique, d'ailleurs : celui des juristes, celui des sociologues ? À partir de quel moment Freud fait-il de la métaphysique ?, etc. Mais le cas particulier de la philosophie, « désir de la sagesse » (mais qu'est-ce que le désir ?, qu'est-ce que la sagesse ?), c'est que la question de la discipline sur elle-même appartient à cette discipline, et ce, pleinement. En effet, on peut bien admettre que la question de la science politique soit une question politique, la question de la sociologie une question sociale, etc., mais elles ne sont telles qu'accessoirement. En leur fond, toutes les problématiques de limites, de puissance, de valeur des savoirs humains, quels qu'ils soient, sont des questions épistémologiques, c'est-à-dire philosophiques.

Sous le paradoxe d'une discipline qui prouve son existence en se demandant elle-même si elle existe et à quel titre, nous trouvons ainsi cette première caractéristique que la philosophie prend intérêt à tous les champs et à toutes les disciplines du savoir. Donc, d'une part, *allez savoir si la philosophie est une discipline*, une science, un savoir ? D'autre part, il est manifeste que chaque science en est issue, y a pris sa source à tel moment déterminé de l'histoire, et que, s'intéressant aux savoirs, la philosophie n'a pas de champ propre, ou plutôt les a tous. Si la philosophie n'a pas de domaine propre, mais étend son investigation à tous les domaines (connaissances et pratiques, sciences de la nature et sciences de l'homme, arts et histoire, lois naturelles et lois positives, etc.), si le philosophe « s'intéresse à tout », alors c'est la totalité de l'information disponible qui est susceptible d'intéresser un philosophe, et aussi un apprenti philosophe.

Une pratique philosophique se trouvera donc facilitée par le repérage des grands domaines du savoir humain, sur lesquels elle peut toujours avoir à s'informer et dans le corpus desquels, finalement, elle s'exerce. Pour qui cherche non seulement à savoir, mais surtout à comprendre, ce repérage est indispensable. En tant que tel, il accompagne l'apprentissage de l'autonomie dans l'étude et la réflexion par tout étudiant, quelle que soit sa discipline et dès lors que nous voudrions qu'il entretienne un rapport libre et réfléchi aux savoirs qu'il acquiert, ou, en d'autres termes, que nous pourrions écrire au fronton des établissements d'enseignement supérieur que « nul n'entre ici s'il n'est philosophe ». Si philosopher signifie s'inquiéter du sens et de la valeur de ce que l'on dit, de ce que l'on croit ou de ce que l'on fait, une telle attitude requiert une maîtrise minimale de l'organisation des champs disciplinaires et de la valeur des ressources que l'on y trouve. Une telle attitude conduit également à se poster aux tournants critiques de toutes les classifications, organisations de collections, structurations de bibliothèques ou de sites ; les philosophes ont (toujours) leur mot à dire, certes, et en particulier sur les systèmes de savoir, de mise en ordre du savoir, de conceptions du savoir.

Cela ne signifie pas que la philosophie soit « la reine des sciences » ou se place sur un plan supradisciplinaire. Les philosophes, bien entendu, en savent bien moins, dans chacun des domaines du savoir, que les spécialistes. En revanche, ils passent d'un domaine à l'autre, ils évaluent les frontières, explicitent les principes qu'ils voient à l'œuvre, etc. Sans prétention aucune, ou alors en mêlant une grande ambition et une grande modestie, disons que la philosophie est « métadisciplinaire », qu'elle se place « à côté », en dehors de toutes les disciplines du savoir humain mais en rapport avec elles, et qu'elle pousse ses investigations, peu ou prou, dans toutes les directions, tous les rayons de la bibliothèque. En bref, il n'y a pas loin d'un philosophe à un bibliothécaire ; l'un est sans doute plus dilettante que l'autre, l'un est plus adroit que l'autre, l'un a toujours le dernier mot... mais allez savoir lequel !

2) Philosophie et documentation

Mais la philosophie a également son domaine propre et des pratiques d'information qui la caractérisent. Ces pratiques ne sont pas très originales. L'originalité ou la « spécificité » de la documentation philosophique consiste plutôt dans l'assemblage de deux grands types de rapport au document.

En premier lieu, il faut bien rappeler que la philosophie a une histoire, que cette histoire accompagne celle des sciences, des arts, des mœurs, des croyances, des sociétés et des institutions, et que les problèmes philosophiques ont pris leur consistance dans l'histoire. Pour comprendre ces

problèmes dans leur vérité, pour se représenter les thèses qui y répondent, les philosophes ont donc besoin de consacrer une partie de leur travail à la « science des textes », étude des manuscrits, des variantes, des traductions, etc. Ce nécessaire rapport historique au texte a pour conséquence qu'une formation de philosophe doit embrasser les apprentissages fondamentaux qui permettent d'identifier et, si possible, d'évaluer un document. C'est à une pratique « littéraire » des livres que les philosophes s'adonnent. Ils éprouvent en principe des sentiments différents à l'égard d'éditions différentes d'un même ouvrage. Ils glosent sur des arguments dont ils doivent pouvoir connaître l'état de présentation. Ils travaillent à l'aide de traductions et de textes en langue originale.

Néanmoins et en second lieu, la philosophie est aussi hors de toute histoire, *philosophia perennis*, se confrontant à des problèmes toujours à peu près les mêmes et plaçant dans une balance des thèses argumentées toujours à peu près familières les unes des autres, d'un côté ou de l'autre d'une question. Nos contemporains ont malheureusement du mal à croire que nos débats récents sur l'Europe et sur le « traité pour une constitution » auraient pu se nourrir d'arguments aristotéliens, tirés de *la Politique*, ou hobbesiens, tirés du *Léviathan*. Au fond, la question de la fin de l'État, de la nature du citoyen, peut être profondément discutée entre nous ; il est rare qu'en ce cas nous n'opposions pas des arguments très anciens à d'autres, très anciens également. Un philosophe, aussi néophyte qu'il soit, est également l'homme de questions, agitées dans le passé, discutées aujourd'hui. Il a ce recours à la documentation qui lui fait traiter tel passage d'une *Critique* kantienne en regard d'un article publié avant-hier aux États-Unis sur cette question même. Il y a donc aussi une pratique plus proche de celle des sciences de la nature chez le philosophe. Elle est sans doute moins suspendue au câble (ou à la croyance qu'il y a un câble) d'un progrès linéaire. Mais elle traite tout texte philosophique, quels que soient sa nature et sa date, comme un effort de contribution à la résolution des problèmes, à la dissipation des plans d'obscurité.

3) Une pratique philosophique du document

Toute discipline a ses joyaux, ses trésors cachés, de grandes beautés recluses dans une réserve de musée ou un fond de rayonnage en magasin. La philosophie en recèle évidemment aussi, parmi lesquels un petit texte de Michel Foucault¹ consacré à un article de Kant qui s'intitule *Qu'est-ce que les Lumières ?* (publié en 1784). Bien sûr, je ne vais pas commenter Foucault commentant lui-même Kant. Néanmoins, je peux prétendre le résumer et en tirer quelque chose qui me soit personnel, par exemple une leçon. L'idée de Foucault est que Kant pense l'*Aufklärung* comme un

¹ « Qu'est-ce que les Lumières ? ». In : *Dits et écrits*. Paris : Gallimard, « Quarto », 2001 (1994), t. II, p. 1381-1397.

processus qui nous sort de la « minorité », précisément, qui sort l'humanité de la minorité, qui prescrit aux individus l'obligation de penser par eux-mêmes, qui prescrit à la vie politique sa garantie nouvelle dans la liberté de penser. Mais, au fond, tout cela est relativement superficiel si on le compare à ce qui est, d'après Foucault, l'objet du texte de Kant. Celui-ci traite de la question de la modernité et y répond qu'« être moderne », cela consiste en une attitude, laquelle consiste principalement en la connaissance que nous sommes des êtres historiques, issus d'une histoire, et en la critique de cette histoire. Je cite : « Je caractériserai donc l'*éthos* philosophique propre à l'ontologie critique de nous-mêmes comme une épreuve historico-critique des limites que nous pouvons franchir, et donc comme travail de nous-mêmes sur nous-mêmes en tant qu'êtres libres. »

Voilà, selon moi, l'enjeu d'une pratique philosophique, et donc d'une pratique philosophique du document et de la documentation, ressource d'étude historique et partenaire intemporel d'une visée critique que j'espère libératrice, relativement libératrice, de la gangue où nous sommes toujours plus ou moins pris, laquelle, toutefois, fait notre « étoffe ».